

LE LIBRAIRE POLYGLOTTE

1966

(LES DEUX ÉVANGÉLISTES)

GAVROCHE : “Les gars ont essayé d’étouffer le petit bébé à la naissance imprévue dans la boutique des libraires : la noire était couchée par terre au milieu des livres renversés, avec le reste du placenta et une énorme mare de sang autour d’elle et le cordon comme une mèche sanguinolente bavant sur du papier cristal servant aux couvertures ; le bébé n’était qu’un petit débris noirâtre pitoyable à voir d’à peine sept mois qui bougeait et dont le décharnement et les yeux exorbités faisaient peur, enfant conçu par la mère et l’Ancêtre ; et c’est curieux comme les gars et l’infirmière s’adressaient à lui comme à une grande personne tout en l’intubant, lui posant aussitôt un un masque respiratoire et une perfusion ; ils lui disaient « Tu sais que t’es un sacré petit gars, et qu’à en vouloir ainsi, tu vas sûrement t’en sortir, dans la vie ! » Ils essayaient de le persuader au plus profond, à mon avis. Premières distinctions de l’enfant et dernières des aphasiques. Le jour n’était pas encore levé et au lieu de l’Aube aux doigts de rose, c’était une sorte de crépuscule aux doigts de merde que tout le personnel de l’ambulance éclairait avec des sortes de lampes flood aveuglantes comme pour des photos de constat criminel.

Et moi j’ai décollé dans cette musique de Ray Charles, je ne sais plus son nom, j’ai décollé sous la pleine lune avec la mère et l’équipe dans l’hélicoptère jusqu’à Pellegrin “pour rendre compte”, et je voyais encore à travers le cockpit les traces de sang sur l’asphalte du trottoir alors que le flic qui avait sorti son carnet notait mes réponses. Tout ça pour manger un œuf dur tranquille à l’abri d’une porte cochère en sortant du café !

La fille était tombée là alors qu’un des libraires ouvrait son rideau avant le jour pour récupérer les quotidiens et les magazines jetés par les messageries depuis les camions. La vérité c’est London ou Kipling et probablement Vollmann aujourd’hui, les bas-quartiers du Tenderloin, les poursuites dans toutes les vieilles villes, l’heureuse agonie de la mouche pour un plongeon audacieux et purement égoïste (la clarinette en moins), mais certainement pas les niaiseries de la plupart des écrivains dont ceux de la fac en face, à Pasteur, se repaïssaient. Des fredaines, des conneries, de la pacotille, et les histoires d’artistes encore plus ; le plus mauvais des reporters est meilleur que ça. Et le pari d’Onuma en fait partie : cette sorte d’assemblage de textes qui n’existent pas est d’une stupidité sans nom ; ou plutôt, si avec un nom : un sac noir, un lieu vide où seuls les symboles sont réels.

Avant que je ne parvienne sous le porche près de la librairie pour déguster calmement mon œuf dur, il y a eu cette pute qui m’a abordé sans que je l’aie jamais vue, dans la cour du café d’où je revenais de pisser, et qui a commencé à me sortir qu’elle avait un paquet d’hémorroïdes

qui pesait plus de cinq kilos qui l'embarassait ; elle m'a demandé de lui tenir la porte des chiottes et aussitôt elle s'est courbée en avant en relevant sa jupe en vasque noire sur son dos, et comme elle ne portait pas de culotte, elle a tranché sec à l'aide d'un grand *machete* avec une précision de rasoir l'énorme grumelosité qui infectait les deux côtés de sa raie culière comme deux gigantesques morilles de part et d'autre de l'anus : cela a fait un *floc* ! lamentable en chutant au sol, sanguinolent mais sans plus, et pour son cul la peau était simplement rosée comme quand on s'arrache trop tôt une peau qui a pelé au soleil.

La journée commençait dur, d'autant que la veille j'avais été à peu près le seul à assister à mon mariage, à part mon beau-père qui ne s'était même pas habillé pour la circonstance, gardant son tablier noirâtre du petit commerce aux Capucins et sa casquette crado. Après la cérémonie, Dieu n'étant sorti par une porte que pour rentrer par l'autre, j'avais traîné dans une expo où soi-disant on m'avait réservé un traitement de faveur (mais j'en suis pas sûr !), et il y avait un connard qui faisait du Ver Meer abstrait et qui ne me lâchait pas à me faire la théorie de sa barbouille comme si j'étais le dernier des demeurés. De dépit je m'étais réfugié seul dans le lit de métal du dortoir (ma femme n'avait pas voulu me rejoindre) et j'avais découvert avec surprise et par hasard le mérite des paumes frottées comme on roule un colombin de glaise en guise de sortie en soi hors de soi, un creux de l'autre qui convient à la nostalgie de la Rentrée.

Au dehors, heureusement je retrouvai l'Europe, parc verdoyant plein de musiques et de drapeaux rouges, de foules en marche, où vont et viennent les autobus issus de rires crépusculaires, des relations crépusculaires d'une recherche faustienne.

Les deux libraires s'appelaient Jean Con et Matthieu Con. Matthieu Con, c'était le plus con ; mais vraiment con à un point à peine croyable ! À tel point qu'il incarnait la litanie bordelaise "Con, plus con que le con qui l'a fait con, con !", slogan débile collé à un Girondin sur deux, surtout les soirs de match à Lescure par salves de dix à quarante minutes. Matthieu voulait sortir des discours à la mode à propos des groupes rock, de la littérature engagée ; il ne faisait pas de grandes tirades pour encenser Robbe-Grillet et "Les Gommés" comme ce pédant de Guy Auballot toujours assis au *New-York* (le même café dont je venais), le cocu de Thérèse Pétard, celle quand on l'a treize (souvenir d'un échange savant entre eux, dans une voiture, ivres, la nuit, en remontant les boulevards : « *O Thérèse, toi qui ris ! Kant, on l'a treize ! — Vois : on est comme Marcuse et Barthes, dans la même voiture !* »), mais il faisait tout aussi pire dans le genre nombril, défense de rentiers de la plume, fin de l'Histoire comme son compère Daniel, testicules des ânes, futurs membres de l'Institut dont on voit poindre l'ongle sous le gland et qui s'était cru chêne, ainsi Sardou dans ses meilleures, en réalité vagues plantations herbeuses par là-bas dans la cour de l'École sur lesquelles les écoliers pisseraient gaiement plus tard.

Nany aimait à parler avec le libraire Jean, l'autre, le polyglotte : quatorze langues plus celle fondamentale de la psychose. C'est grâce à lui un moment qu'il envisagea de devenir bibliothécaire à son tour, comme Borgès. Ça fait rêver. En dehors de la fac d'en face, il avait beaucoup de clientèle égarée : bonne sœur à qui il savait recommander prudemment de ne pas offrir à leurs consœurs un volume de Michel de Saint-Pierre sur la seule foi du patronyme, pas plus que "Les caves du Vatican".

Il y avait aussi Potin-Mouillotte, l'artiste, qui venait voir Matthieu, Potin-Mouillotte, artiste au physique de boucher-charcutier, contrairement à Delon ; le gabarit de Patou Lacrotte en

plus mou, un peu lâche. Il se targuait en fièreté de n'avoir jamais fait partie de l'Académie, au contraire de Nany, Aube, Budy Axhéros et les autres ; il avait suivi des cours privés chez une vieille peau derrière le Palais-Galien, à un prix exorbitant, et à présent on lui avait confié un cours du soir du genre "Les Cours de la Ville de Paris", mais à Bordeaux. Il se voulait plus du tout et pas encore. Cours Pasteur on parlait de "moderne", sans plus. Comme il voulait se montrer cultivé il distribuait des photocopies de pages de Nietzsche, au hasard, à ses glucosés du soir, avec les restes du tissu de la pensée, enfin ! Et comme il avait vaguement entendu parler de Christo, il voulait détourner la Garonne ; "Chaban serait d'accord", paradait-il.

Il parlait toujours de "son assistant" aussi, son assistant qui ceci-cela... En réalité, c'était Lichéléma, qui par provocation et bravade lui avait proposé de le seconder, Licheléma de Maucaillou, vernisseur et peintre en bâtiment mais surtout auteur de fameuses "*performances*" bien avant que le mot n'existe, comme le père de Marie Bashkirtseff ; il jouait donc à le seconder dans ses fonctions pour préparer, enduire et recouvrir de grandes surfaces, et se faisait payer au mètre-carré comme pour les autres chantiers. Mouillotte était le seul à croire qu'il avait fait ça par admiration ; alors il détaillait l'amusante marque de la salopette que portait son assistant, et autres désopilantes billevesées de vernissage. Au-delà de l'écume : le système. Du reste Potin-Mouillotte avait toujours fait bidonner ses congénères par son outrecuidance et sa fatuité, son enflure : Franck Nominal, Richard Gono, et surtout la tonitruante et pulpeuse cantatrice Mona Éden qui chantait des godspells sous la Grosse Cloche après pas mal de téquila, mais il avait tellement tendu sa peau de grenouille jusqu'au bord des yeux qu'il ne voyait aucune pique en dehors de cette rotondité et personne au-delà, moi idéal perdu dans "le petit du miroir qu'on porte". Donc Mouillotte venait déballer là ses grands projets pétants mythomaniaques.

« Non, ce n'est certainement pas Maugham ! Graham Greene peut-être, dont il avait tous les thrillers. On l'a appelé voleur avant même qu'il naisse : il s'est pendu, il a fait nœud sur lui-même. »

J'ai appris plus tard que Jean, ce polyglotte qui n'avait rien à voir avec son frère épigonal et adorait la syllepse comme figure par-dessus tout, très attentif à la distinction entre *particularité* et *détail* ⁽¹⁾, *disparaissait dans le Temps* au fond de son arrière boutique où il avait installé un fauteuil-crapaud et un simple lit de 90cms. Il se retrouvait ainsi téléporté en 1937 à citer des événements de 14-18 : le blocage du Stock Exchange, le torpillage du Lusitania, les taxis de la Marne, avec la même "distance" de propos rapportés au lieu d'événements vécus que Dos Passos à partir de son point de vue de 1925.

« On ira jusqu'à des nouvelles comme des pierres dures éparpillées ; peut-être des pierres d'os et de neige dans une "Saison" suivante de l'écriture, mais en tout cas on ne peut pas arracher aux gens leurs douleurs, faire qu'elle n'ait pas eu lieu. Chalamov : "Aucun chant choral ne peut être autorisé entre les murs d'une prison." »

Il était bien plus radical que moi qui ne faisais que reprendre les propos de Nany ou de Nycéphore ou d'un autre de leur bande. Et effectivement Potin-Mouillotte faisait partie de ces artistes qui voulaient *rivaliser avec la douleur* qui a formé les plus grands, lui qui se flattait de déjeuner avec Dewasne et d'être admis à la cérémonie de plantage des plumes d'autruches dans le cul des dindes du Casino, comme s'il pouvait échapper à sa biographie factice de fils de pute encoconné par Jean-Cul Siegle et des poulpes ; rivaliser avec le malheur comme s'il s'agissait

d'une technique artistique, d'un nouveau médium, d'un "protocole", comme ils disent.

Même Vollmann ou DeLillo n'avaient pas crédit au près de Jean Con ; il ne me suivait pas là-dedans. « Ils n'ont pas cette radicalité auprès de l'os. Et pourtant subsiste "Le Livre de Monelle", Proust... "Souvenirs de la Maison des Morts", oui. "La Famille Royale", non. "Les Fusils", non. Et pourtant "Printemps Noir", oui. » Le libraire cherchait une théorie effervescente et disruptive qui passe des extases aux plus grands malheurs... « Artaud, oui. »

Et pourtant ce n'était pas la théorie du plus grand malheur, ni du canard le plus boiteux ; c'était celle de la coïncidence de l'émission du sujet à partir de la bonne station, quelque chose comme le réglage sur le bon canal, apparemment contradictoire avec le fait qu'*il ne pouvait y avoir d'émission que brouillée*. Allez-y comprendre quelque chose ! Savoir que le signal qui nous paraît pur comme la bande de loess étalée dans les Carpathes qui a donné des sols fertiles est cependant brouillé par un autre filtrage qui se trouve en deçà.

Pendant des heures je l'ai laissé parler, ce polyglotte, ce lecteur assidu de Joyce qui passait du nonsense à l'horreur, circulant sur une ligne underground entre corps morcelé et pensée vive. Selon lui beaucoup de gars qui croyaient être dans l'Inscription jouaient en réalité avec des outils de marquage des bêtes tout juste bons à des panoplies de western.

« Rimbaud n'avait jamais vu la mer pour "Le Bateau Ivre" et Poe jamais voyagé sur ces navires dont il décrivait si bien les tempêtes, ce qui devrait les opposer en tout à Chalamov. C'est comme si notre discussion était reportée dans un ouvrage : ça deviendrait aussitôt de la littérature secondaire, de la verbosité *d'opinion*. »

Jean et Matthieu avaient assisté à ma déchéance, quand je me suis déculotté place de la Victoire après la bagarre dans le petit bistro d'Élie Gintrac ; Jean-Guy Désobéi était là aussi, et il m'a défendu comme Jean, bien qu'il soit de Tourny ; il m'a aidé à me rhabiller. Jean-Guy est le seul à avoir assisté à mes bons moments quand je dévissais les cuvettes de chiottes pour les jeter sur les assaillants, où quand j'étais parti en courant de chez lui un rasoir en main pour couper la gorge d'un flic sur la place Tourny.

À des soirées que Kean (c'est-à-dire Jean) organisait, Nany venait lire, parfois, avec d'autres. Un soir il a lu "Vivre !", un texte improvisé au magnéto, le premier magnéto de poche qui a dû exister et qu'il acheta cette année-là ou même l'année précédente, en 66, un Grundig. C'était un texte de marcheur (il marchait beaucoup, au moins quatre heures par jour à travers toute la ville du Nord au Sud) ; il était marqué par la cadence du jazz et les rythmes des poèmes de la beat generation, et même s'il était d'une écriture un peu plate, ça convenait bien à une parole proférée, spectaculaire, en public, avec une impro de batterie à l'arrière, ça passait. Ça filait avec ce confort lisse du ton où les heurts du rêve et des nécessités immédiates mettent en jeu tout l'équilibre du corps. π

Avec Aube ils écrivaient en écho, et cette fois-là il y a eu trois versions : la première de Aube au début de 1967, puis celle-ci de Nany et encore une de Aube fin 67 ou en 68, je crois. La phrase de départ : "Nous ne connaissons pas les pavés sous nos pas" venait de Aube, en tout cas, c'est sûr. Il faisaient ça comme ça l'un l'autre, et des fois le jeu s'élargissait aux autres de l'Atelier Pasteur. Parfois ils retournaient complètement la thématique du poème avec une autre version. J'étais jaloux de leurs émissions radio. Si j'avais su, enfant sauvage, j'aurais été jeune en radio !"

VIVRE !

Vieille ville d'Ausone je l'ai dit et je ne m'en dédie point : ta vie m'irrigue et me transporte !

Avec ce matin en crachat rose qui s'époumonne entre les branches déployées d'un éventail de mimosa,

Avec ce matin en crachat rose qui commence à rougir,

Cette matinée où tout le monde part en marchant,

Avec ce matin où tous, marins et débardeurs passent sous l'arche sombre du Pont de Pierre pour surgir dans le ciel de soleil de l'autre côté,

Avec ce matin rose sorti de la nuit bleue qui baille lentement et s'étire en travers des genêts de Floirac,

Avec ce matin qui bientôt sonne et tinte son clinquant de banjo secoué sur les pierres quelconques des quais, bordures et trottoirs de granit,

Avec ce désert d'asphalte offert aux foules des lumières qui tombent abrupement des verrières,

Et ces amas rouges de rouilles, ces blocs de débris agglomérés que les bulldozers bousculent, soulèvent, éparpillent !

Et la gueule béante de la pelle arrogante d'où semble sortit la lancée du pont,

Et la poussée issue de tous ces chaos bouleversés

D'où jaillissent les passerelles

Où roulent les trains dont les passagers s'entrechoquent à chaque cahot,

Et derrière toutes ces sécrétions hormonales,

Les bureaux frigides des banques,

Avec leurs grilles fraîches qui s'ouvrent sur les quais

Et tournent lentement leurs pointes jusqu'à y accrocher les mille petites nuées floconneuses au-dessus des navires brillamment peints à coudées franches,

Et derrière, derrière la suite des goudrons plus ternes, les façades en ocres et gris des maisons en bord du fleuve, les couleurs de tuiles des toits (où certains dansent déjà, ruisselants, tête cerclée des cris d'affiches, battant des bras d'un espoir d'oiseau),

Et derrière et derrière et derrière la précipitation des ombres pressées en oblique dans la découpe des constructions, les grappes des clochetons et le bronze des bourdons,

Et la matière très noble des vieux murs où le cœur du soleil se prend,

Avec tous ces soulèvements comme jamais,

Avec le regard porté sur tout ce temps où vont les ramiers par le promeneur du haut des collines,

Nous ne connaissons pas les pavés sous nos pas.

Avec tes seins sur les terrasses du port, les maisons de la rive d'en face à La Bastide, les grandes baies,

Les traverses qui grincent,

L'arrivée brusque des agrumes et des ébènes débarqués,
 Les rats qui courent, pelage mouvant hors des soutes,
 Fuiant entre les jambes des dockers noirs,
 L'odeur d'ananas et de cafés,
 Le sexe de canne sucrée de Cuba et toutes les Afriques,
 Les chocolats poivrés du Mexique,
 L'Amérique du Nord de craie et de verre et de cuivre et de marbre et d'acier,
 Avec la bouée soulevée comme une balle par la circulation mugie des mers,
 Mappemonde où plonge mon corps, où roule ma tête,
 Qui me soulève et me lance mieux que sur un radeau,
 Seul, abandonné sur l'immense océan,
 Radeau où me voici Prométhée lié,
 Avec mes yeux où le théâtre du rêve affleure et s'ouvre au bord de la paupière,
 Avec la voile rouge qui se gonfle bientôt, gorge offerte,
 L'enfant sur le sable léger de la plage qui dit son conte,
 Avec son début d'or et bientôt la page,
 Et aussitôt la mer par ce début d'eau,
 Avec ce texte écrit en bleu par l'enfant sur la plage
 Sous la bande de ciel couleur d'encre,
 Avec la venue, l'avancée de la voile rouge à travers les yeux clos,
 Et bientôt l'armada avec toute son escorte extraordinaire de Cádiz,
 Et avec cet autre enfant qui décroche tout à coup son attention de la devanture d'un mar-
 chand de jouets

Pour cette autre où sont des machines à écrire recouvertes de leur housse noire,
 Et d'autres dont les caractères noirs cerclés de blanc luisent,
 Ou bien cet autre errant au bout de la plage
 Vers la boutique construite avec des débardages odorants de pins
 Comme si elle avait poussé sur le sable,
 Et jusqu'à la toute neuve avenue plantée d'une arche triomphale de béton
 De la petite ville balnéaire,
 Destinée aux défilés poétiques de touristes jambes nues,
 Avec l'homme qui marche et regarde comme son origine l'hymne du premier jour de l'été,
 Et dont l'idée est que la flottaison des floraisons humaines
 Est faite de toile claire de fleurs de la passion
 (Sorte de salut écrit de la "Flying Line" couvant sous les ailes cubaines des grands appareils
 Qui emportent avec eux des morceaux de ciel de cette nouvelle Floride plastique),
 Plutôt que de vieilles idées ou des ossuaires,
 Et qui évitera la puissance installée des plaines,
 Le danger des routes gauchies,
 Des vieilles usines de chez Chrysler où meurent des milliers d'ouvriers
 Que Chronos met à sucer dans son verre,
 Tonitruant sur son perron,

Non, nous ne connaissons plus les pavés sous nos pas.

Avec Jumbo l'éléphant-prophète de la magnifique vieille légende
 Sur le dos de qui je saute dans la merveille du jour - et ceci n'est pas un crash - ,
 Et je m'envole avec lui au-dessus des quais de béton avec son appétit de beau temps
 À travers les barreaux de sa caisse,
 Volant à travers l'espace,
 Moi, arabe des tapis brodés d'or
 Aujourd'hui laissant à son passé l'homme des mauvaises lectures
 En compagnie des millions de rats venus de Chine,
 Moi libre d'être balloté parmi les mille dessins fleuris
 Au lieu d'être fixé à la chaîne de l'ancre, agglutiné à la coque noirâtre du paquebot,
 En attendant des compagnons de fortune,
 Moi muni d'une quantité d'antennes vibrantes,
 Féru des promesses de fatrasies,
 Survolant la pléiade de jeunes filles en toilettes d'été :
 Bleues, rouges, jaunes, vertes, violettes, parmes,
 Sortant du salon de thé,
 Adorant les sodas et la tringle...
 À cheval à présent sur Jumbo avec les deux ailes
 De ses immenses oreilles qui épousent le vent,
 Prennent les grands courants ascendants
 Nous éloignant de plus en plus des côtes
 (Et Dieu sait que nous ne sommes pas au bout des rouleaux !),
 Écoutant en dessous sur la surface courbée de la terre
 Le mugissement des sifflets des paquebots et des locomotives,
 Voyant les petits remorqueurs poussifs jaunes et blancs, à lâcher
 Leurs bouffées de vapeur...
 Nous sommes à même l'électricité de l'air
 Et je deviens le speaker des astres,
 Je vais parler à la radio de cette hauteur ;
 Nous traversons les glorieuses vérités de l'Hydrogène,
 Nous glissons au-delà des suaires anciens,
 Mais ne croyez pas que nous ayons oublié la Mésopotamie ni l'Égypte ;
 Simplement nous avançons dans le rêve cosmique.
 Lâchons les phares, les hémisphères ;
 Voici d'immenses falaises calcaires, des îlots de mousse,
 Des forêts de feu :
 J'ai explosé par le plafond aux dix mille articulations baroques, stucs, emplâtres,
 Jusqu'à ce nouveau firmament désertique bien au-delà des cours détériorées,

Nous ne connaissons pas les pavés sous nos pas.

Avec l'enfant des villes chauffé à blanc,
 Le nouveau départ de l'Orphelin
 Qui déboulonne les écrous des rails suants de cambouis,
 L'Orphelin qui erre à travers les figures des jeux de cartes
 Le long de ces nouveaux déserts urbains, la bouche amère,
 Qui se réveille les doigts salis, les yeux marqués, courbaturé
 D'avoir dormi sur les bancs dans ce recoin d'univers
 Où l'oasis a forme de terrasse,
 Où les maladies sont d'essence et d'huile
 En âpres odeurs diffusées,
 Où l'os cagneux fait mal dans cette végétation de verre,
 Où contre les quadratures les mains ne savent que détruire,
 Où les corps sont poisseux et roux et couverts de piqûres d'héroïne,
 Où la viande est sèche,
 Où les camions fatigués rejetés des westerns
 Grincent lamentablement avec leurs ridelles pourries,
 Où la main gauche est toujours la plus basse
 Et où la main droite cache les yeux,
 Où toute une complicité de polyèdres et d'hommes en chapeaux mous
 En train de se camer dans les pissotières,
 De femmes en pleurs et d'enfants battus,
 Font toujours tiédir davantage
 Les Zones vertes décomposées des cambuses
 Et l'aile noire qui les saisit au torse
 Et les installe sur les pierres noires
 En leur faisant croire que ce sont là des mines d'or
 Et savent les faire suer surtout
 Car trop de corps sont dans ces villes désormais :

Nous ne connaissons pas les pavés sous nos pas.

Écrit par Nany Le 26. 3. 1967.

(1) : Il s'agissait moins d'une particularité, de la texture, des caractéristiques du visage de Thérèse, par exemple (dont personne n'avait que faire, et qui n'avait absolument aucune expression, pire dans "les Pagnol" que partout ailleurs), mais plutôt d'un détail de souffrance qui englobait le monde entier jusqu'à le retourner en trou noir, à partir de cette grave précipitation. Plus tard Kean devait développer ce sens du détail, lorsqu'il recevrait avec le petit-fils de Frantz Despagnet les premières victimes de Pinochet : ce serait comment était placé le fil électrique dans le vagin d'Ophélie, sur le gland de Santiago, au bout des orteils de Julio ; comment on frappait des coups violents avec les deux mains sur les tempes de Maria jusqu'à lui crever les tympanes ; comment on refusait à Ophélie de l'eau, le droit de se laver lors des menstrues et de faire ses besoins, le sang et la merde collés au corps pendant trois mois dans ce lieu de résidence de la Villa Grimaldi. Comment José a senti les karatekas s'entraîner sur son corps de supplicé pour reprendre une tradition japonaise. Ceci au lieu des seules horribles particularités générales des immersions dans l'eau salée, de la pendaison et de ceux qu'on laisse agoniser en saignant pendant trois jours.